

teries vives et mordantes; mais celui de quelques-uns des anciens bureaux d'esprit, moins la pédanterie. Oh! la bonne et franche gaîté! les amusantes conversations!... Hoffman présidait ce petit club d'amis; Hoffman, érudit, original, caustique, railleur, parlant de tout avec une grâce malicieuse, poursuivant de sa satire voltairienne tout ce qu'il trouvait de ridicules sur sa route, aimant le paroxode à la folie, narrateur plus aimable, et plus habile encore, peut-être, que Méhul. Théâtre, voyage, politique, magnétisme, histoire, musique, médecine, tout lui était bon, tout lui était un texte à discussions profondes ou plaisantes. Chaque soir, vingt personnes l'écoutaient, *suspensis auribus*, comme dit élégamment Properce. Et pourtant il était bègue; mais son bégaiement était un attrait de plus; il savait en tirer parti, quelquefois même il trouvait, dans ce défaut, des effets qu'il rendait comiques par la bonhomie feinte avec laquelle il les produisait.

Auprès d'Hoffman, était Garat, grand conteur d'anecdotes de l'ancienne cour et de la révolution, qui avait la fatuité puérile d'une petite-maitresse sexagénaire, avec la dignité d'un artiste, et l'esprit d'un Gascon de bonne compagnie. Ses gros yeux clignés, son nez au vent, sa bouche ouverte en cœur, sa prononciation affectée, son

chapeau en arrière, son habit court à l'anglaise, son pantalon de panne, ses guêtres, dont il était amoureux comme de la belle voix de mademoiselle Duchamp et du souvenir de ses succès aux concerts de Marie-Antoinette, faisaient de Garat un homme à part. Quand, le dos voûté dans son vêtement de jeune élégant, les deux mains dans ses goussets, le pas mal assuré, il entrait au foyer sans saluer personne, on ne pouvait s'empêcher de rire; mais il chantait, il parlait, il grondait ou encourageait ses élèves, et il fallait admirer cette verve, cette chaleur, cette passion, cette âme énergique, ce talent d'analyse, cette finesse que démentait son extérieur grotesque. Pour qui le voyait un moment, Garat était un fat ridicule, un niais prétentieux; pour qui l'avait étudié, c'était un être de génie, qui avait la force de l'homme, la coquetterie de la femme, les caprices de l'enfant gâté. Garat avait de l'amitié pour moi: je crois qu'il me savait gré de l'avoir compris. Il me prenait quelquefois pour le confident de ses chagrins d'amour-propre; il me parlait, de préférence à tout autre, des affaires publiques, et m'appelait le directeur de sa conscience politique. Je pourrais citer vingt anecdotes qui le feraient mieux connaître que le portrait sec et froid que je viens d'esquisser; je me contenterai de raconter deux faits qui me sem-

blent le bien peindre. Un jour, je le rencontrai sur le boulevard; il était dans un de ces accouplements qui l'avaient rendu proverbe; je l'abordai, et au même instant Kreutzer, que le hasard amenait là, se joignit à nous. Il faisait un temps superbe; c'était en été; les promeneurs étaient nombreux. Nous causâmes en marchant d'un pas lent dont je connaissais le poids, parce que Garat ne manquait jamais de se pendre à mon bras comme un aveugle ou un paralytique. De quoi causer avec Kreutzer et Garat? opéra, musique, Gluck et Mozart. Ce texte de conversation arriva tout naturellement; j'avais trop à profiter pour en faire intervenir un autre. Garat nous raconta cette étrange circonstance de la vie de l'auteur d'*Armide*, visité un matin par Chéron, acteur de l'Opéra. Chéron émerveillé d'un morceau qu'il devait chanter et où Gluck avait mis toute son énergie, allait remercier le compositeur de la bonne fortune qu'il lui procurait d'exécuter un si bel air: « Je ne conçois pas cette force, » dit l'acteur au musicien. Gluck qui était au lit, jeta sa couverture, se leva debout et se montra tout nu sans dire mot. Chéron s'inclina alors profondément et ne prononça que cette parole: « Oh! alors, je comprends à merveille. » L'accent avec lequel Garat disait ceci était triste; je l'avais entendu narrer cette drôle

d'aventure avec une gaieté à laquelle sa pantomime d'homme du Midi ajoutait beaucoup. Je lui demandai ce qu'il avait: « Vous n'êtes pas à ce que vous dites; quelque chose vous préoccupe. » Il me serra fortement le bras, et me montrant les passants qui ne faisaient pas attention à notre petit groupe, il s'écria en soupirant: « *Les ingrats!* il y a vingt ans qu'ils n'auraient pas passé sans s'apercevoir que j'ai des bottes jaunes! » *Les ingrats!* m'a toujours paru un mot sublime; il y a là un regret, un malheur de coquetterie que les souvenirs du temps où Garat donnait la mode rendent très-concevables. Notre pauvre ami ne revint pas de ce mécompte de la gloire; il bouda et nous quitta en répétant avec amertume: « Les ingrats! »—J'appris par quelqu'un qui voyait Garat dans son intimité, qu'il n'avait plus, depuis plusieurs années, pour mademoiselle Duchamp¹ les égards, les bonnes façons qu'avait droit d'attendre de lui la femme qui avait sacrifié sa jeunesse à un vieillard par amour pour l'art musical; j'en fis l'objet d'un reproche très-vif à Garat; il ne se défendit point de l'accusation, et après avoir balbutié quelques paroles sans suite, me dit avec une sorte de fu-

¹ Garat l'appelait ordinairement madame *Contr'alto*.

reur : « La malheureuse, elle est sourde ; je ne puis plus chanter avec elle. »

Je reviens au foyer de Feydeau. Après Garat, Darcourt, vieux comédien que le roi de Prusse avait eu pour son peintre et son premier comique, et qui, en parlant de beaucoup de faits, pouvait dire comme M. de Lafayette : « Moi, je tiens cela du grand Frédéric lui-même. » C'est Darcourt qui nous apprit que le philosophe de Sans-Souci aimait beaucoup, quand il causait avec quelqu'un, lui arracher l'un après l'autre, en les tournant dans ses doigts, tous les boutons de son habit. Le roi de Prusse fit cadeau à son premier comique du Recueil de ses poésies, en deux volumes. Un envoi de la main de Frédéric orne un des premiers feuillets du livre ; à la mort du comédien, je ne sais qui est devenu possesseur de ce précieux morceau de bibliothèque. Darcourt avait succédé à Camérani, régisseur général, bouffon très-divertissant parce qu'il était très-sérieux. Tous les recueils de facéties sont pleins des reparties originales de Camérani qui appelait Elleviou *l'Empereur*, parce qu'il était le despote de l'Opéra-Comique ; qui, en faisant répéter les ouvrages dont la représentation se préparait, mangeait du macaroni sur la scène ; qui avait une horreur vivement sentie pour les

pères de comédie, qu'on aurait transformés en soubrettes, si on avait voulu l'en croire ; qui pensa mourir de joie, en 1814, quand Louis XVIII le reconnut à Feydeau, et lui dit : « Ah ! te voilà, Carlin ! » Le commentaire de Camérani sur cette parole était à mourir de rire. « Le grand roi, » disait-il avec sa componction et son accent italiens ; « il ne m'a pas demandé : Camérani, comment te portes-tu ? Il m'a appelé Carlin ! c'est que ze loui avais fait dou plaisir dans Carlin, et l'exil et les longs malhours de sa famille ne loui ont pas fait oublier cela. La France est bien heureuse d'avoir oune monarque qu'il est oune homme pleine d'esprit, dé goût et de sensibilité. »

Ferai-je l'énumération des habitués de notre cercle de la rue des Colonnes ? Perpignan d'aussi bonne composition sur son mérite que Falstaff, mais bien plus fin, plus spirituel, plus cynique, plus amusant que le précepteur du prince de Galles ; Bouvier, musicien d'orchestre, faiseur d'excellentes *charges* ; madame Gavaudan, qui avait encore moins d'esprit au théâtre que dans les entretiens familiers ; Emmanuel Dupaty, poète du dix-huitième siècle, citoyen du dix-neuvième, nous disant des fragments d'une vive satire sur la restauration, et s'interrompant pour régaler de jolis madrigaux nos dames, qui aimaient ces douceurs autant que les bonbons et les petits

bijoux que leur donnait, sans conditions, le riche et bon M. Kiesner, autant que les fleurs que leur apportait Horace Vernet; Juillet, si naturel sur la scène, si honnête, si bourru, si brusquement bonhomme, si plein de bon sens dans ses relations sociales, si singulier dans la rédaction de ses jugements littéraires au comité de lecture du théâtre; Chenard, gai à soixante ans comme il l'avait été à trente, heureux possesseur d'une charmante collection de dessins originaux qui ornaient sa loge, et dont il a eu le tort de se défaire, parce que les dons de l'amitié doivent être sacrés pour celui qui les a reçus; Moreau, mélancolique, poursuivi peut-être par les souvenirs de la compagnie de Jésus où l'avait engagé, dit-on, sa jeunesse ardente, et faisant effort sur lui-même pour être comique quand il sortait de la coulisse; Martin, filant des sons, préparant ses notes graves, et ne hasardant jamais sa voix précieuse dans la discussion; Nicolo, qui promettait un long avenir d'artiste et mourut jeune, épuisé d'amour et de mélodies; la mère Gontier, bonne, naturelle, faisant en scène le signe de la croix avant de chanter un air dont elle se défait, s'éloignant de toutes les cabales, jouant la comédie en excellente actrice, aimant le spectacle et s'y *laissant faire*, suivant son expression naïve, comme une bourgeoise de la rue

Saint-Denis, renonçant de bonne heure au théâtre, aux vanités de la gloire, et finissant par épouser Allaire, le Lacave de l'Opéra-Comique; madame Belmont, spirituelle autant que madame Gavaudan, mais d'un esprit peut-être plus délicat et moins soudain; Paul Dutrech, gros amoureux, rêvant de machines et de décorations; Huet, aspirant sans cesse à la dictature que lui disputait Paul; Gontier, qui trompait tout le monde sur son avenir du Gymnase; madame Rigaud, qui a quitté si vite la carrière qu'elle commença avec tant de succès sous le nom de mademoiselle Palar, quand elle partageait le théâtre et le public qui avaient tant d'encouragements et de suffrages pour la jeune et jolie mademoiselle Mère (madame Pradher); Pouchard, que nous avons vu commencer et finir, le plus parfait des chanteurs français, qui avait ingénieusement su tirer de sa faible voix le parti que Paganini tire d'un violon monocorde; madame Lemonnier, qui fut la mademoiselle Regnault pour qui Boieldieu écrivit une partie de sa gracieuse musique; Chérubini, discret dans ses jugements formulés avec une originalité piquante; madame Boulanger, autrefois mince, légère, vive, sémillante, embrassée par Grétry qui pleurait de joie en l'entendant chanter son *Tableau parlant*, aujourd'hui en proie aux cha-

grins qui tourmentent à la fin les cœurs faciles qu'on a abusés, et que le temps a détrompés d'une prétendue amitié, d'un prétendu amour, qui n'ont de l'amour et de l'amitié qu'un fauxsemblant banal : gaie encore en présence du public, comédienne spirituelle et gracieuse, qui lutte contre l'emploi des duègnes où elle sera parfaite ; madame Duret, que Nicolo avait choisie pour interprète de sa musique, ainsi que Boieldieu avait choisi mademoiselle Regnault ; mademoiselle Jenny Colon, jeune fille, belle, fraîche, charmante, qui vint à Feydeau, grande à peine comme l'aînée des enfants dont l'amour l'a depuis rendue mère ; madame Desbrosses, héritière de madame Gontier ; Elleviou, retiré du théâtre, parlant d'agronomie et portant encore avec grâce sa tête couverte de cheveux blancs comme ceux de Gavaudan ; Darboville, que la province céda à la capitale, où son talent, de beaucoup inférieur à celui de Martin, mais de beaucoup préférable à celui de Baptiste qui avait eu une si jolie voix, ne brilla pas long-temps à Paris, Darboville, jeté en 1815 au milieu du mouvement des passions politiques, et obligé de fuir le théâtre de Lyon dans le costume de *Tulipano* qu'il représentait quand on vint l'arrêter ; Nanteuil, qui conte si bien, un des hommes de lettres de la génération vaudevillante du Directoire qui a

donné aux affaires Martignac, Étienne, et ce Capelle, un des derniers ministres de Charles X, préfet et baron, qui entra dans le monde politique par la protection de Nanteuil et d'Étienne, derrière M. Maret, le duc de Bassano ; Berton ; Carle Vernet, fécond en calembours autant que son père, l'illustre Joseph, qui achetait trois francs un jeu de mots à Carle que cette prime encouragea peut-être un peu trop ; l'honnête, le bon, le sublime Talma ; Bouilly ; Boieldieu, si doux dans ses rapports d'homme et d'artiste ; Picard, beaucoup moins bonhomme qu'il n'avait la prétention de le paraître ; Alexandre Duval ; l'excellent organiste Benoît ; l'aimable Struntz, de Munich, artiste délicat et habile industriel que j'ai rencontré à Majorque, en 1830, dans le service des vivres et fourrages de l'armée d'Alger ; Picot, Auber, Herold, Chollet, Vinentini, Planard, Alaux ; Panseron, le gai tyran du vieux et crédule Darcourt ; le docteur Marc, Truchot, Leprince (Xavier), Fétis, Scribe et tant d'autres !... Jours de ces réunions délicieuses, qu'êtes-vous devenus?...

Cicéri, qui apportait le tribut de sa gaieté spirituelle à nos soirées de Feydeau, songea à réunir chez lui les artistes de sa connaissance ; et, un jour par semaine, il eut dans son salon ce que les lettres et les arts comptaient alors de

plus distingué. Là commencèrent ces séances de l'improvisation pittoresque, si je puis dire ainsi, où le peintre se condamne à faire, pendant qu'un bout de chandelle brûle, un dessin complet, fruit de l'inspiration du moment. C'est là que fut enrichi des meilleures caricatures l'album des *charges*, si originalement conçues et exécutées par Isabey père, Horace, Carle Vernet et Cicéri. Tous les habitués de la maison posèrent devant un de ces artistes, et laissèrent sur des feuillets de l'album la trace plaisante de leurs figures, vues au travers du prisme d'une imagination Calotisée.

Au cahier des *charges* vous verriez M. Lafont, le violoniste, emprisonné dans le manche d'un violon dont la volute contournée reproduit avec une fidélité bouffonne les traits de sa figure que je ne dois pas peindre ici, parce que je ne veux pas lutter avec le caricaturiste, parce que je ne suis pas l'ami de M. Lafont, parce que si j'avais le bonheur d'être plus plaisant que l'auteur du dessin dont je parle, M. Lafont aurait le droit de se plaindre d'un signalement que notre bon ami, M. Porte¹, pourrait seul faire impunément à son bureau des passe-ports. Auprès de M. La-

¹ M. Porte, chef du bureau des passe-ports à la préfecture de police, est bassier à l'Opéra.

font vous trouveriez Cicéri, en bonnet de coton, étendu dans le lit où l'a retenu si long-temps la fracture de sa jambe gauche; cette petite tête attachée à un si grand nez vous ferait certainement rire aux éclats. Une perruque placée sur le sommet d'un crâne pyramidal, comme un bonnet sur un champignon dans la boutique d'une marchande de modes; une lèvre inférieure saillante et prédominant le menton qu'elle dépasse comme le rebord d'un bénitier dépasse le pied de la vasque à l'eau lustrale, vous signaleraient M. Bouilli. Le dessinateur l'a fait en gaîté, pour donner peut-être un démenti à la réputation de sensibilité hydraulique que de mauvais plaisants ont faite à l'auteur de *l'Abbé de l'Épée*. Au sourire d'une large bouche, amplement pourvue de grandes dents, à un nez long et pointu, à des yeux noirs bien ouverts et surmontés de gros sourcils noirs, à une grosse verrue qui joue un rôle important dans tout cet ensemble exagéré, mais ressemblant, vous reconnaîtrez M. Zimmermann l'aîné dont Gros fit autrefois un portrait remarquable. La *charge* s'est exercée sur M. Joseph Habeneck encore plus drôlement que sur le célèbre professeur de piano dont je viens de citer le nom. Des lunettes qui forment, avec la ligne horizontale des yeux, un angle de vingt degrés, descendent sur une